

HODA BARAKAT

# Courrier de nuit

*roman traduit de l'arabe (Liban)*

*par Philippe Vigreux*

*ACTES SUD/Sindbad*



*La nuit, étrange et brutale fut la nuit  
Et notre mue plus étrange encore  
Quand de ce vieil amour mourant  
À nouveau nous aimant  
Nous avons de nouveau gagné le large*

ALGERNON SWINBURNE



1

DERRIÈRE LA FENÊTRE



Ma chère,

Puisqu'il faut absolument que toutes les lettres commencent comme ça, alors va pour "ma chère" !

De ma vie, je n'ai pas écrit une lettre. Il y en a bien une, imaginaire, que je tourne et retourne depuis des années dans ma tête sans l'avoir jamais écrite. Ma mère ne sait pas lire et elle irait la porter au premier type instruit du village pour qu'il la lui lise. Pitié ! En plus, j'ai appris que le village est complètement sous la flotte depuis que le barrage lui est tombé dessus. Je ne sais même pas où ils sont allés ou dans quel coin on les a déplacés. Le barrage ultra-moderne que le président avait fait construire pour irriguer les terres arides ! Je t'ai peut-être raconté cette histoire de barrage. Je ne me rappelle plus. Mais la question n'est pas là. La question, en gros, c'est cette lettre qui me trotte dans la tête. Je voulais écrire à ma mère sur cet instant précis où elle m'a jeté dans le train, tout seul, à l'âge de huit ou neuf ans, avec une galette de pain et deux œufs durs en me disant que mon oncle m'attendait dans la capitale, que j'étais le plus intelligent de mes frères et que je devais m'instruire, avant d'ajouter : "N'aie pas peur. Ne pleure pas !"

Or, il faut le dire, depuis que le train a démarré, j'ai peur, une peur panique ; je suis seul, farouche et agressif. Je ressens un profond besoin de faire du mal à quelqu'un, quelqu'un d'inconnu, pour ne pas avoir à lui trouver d'excuses, avec qui je n'aurais aucune espèce de lien pour pouvoir donner libre cours à mes pulsions sans en référer à ma raison. Car j'ai parfois l'impression qu'elle est mon principal ennemi, ma raison.

Dès que le train s'est mis en marche !

Oui, dès que le train s'est mis en marche, une obscurité aussi noire qu'un crépuscule d'hiver s'est abattue sur moi. Je n'ai pas eu peur. Je n'ai pas pleuré. J'ai simplement sombré dans cette odeur fétide d'œuf bouilli. J'ai failli jeter la galette de pain mais je n'ai pas osé. C'était encore tôt le matin (elle m'avait réveillé de force), mais le train a continué à rouler dans ce crépuscule comme dans un tunnel sans fin. Et ce crépuscule, il m'est resté dans la tête quelle que soit l'heure du jour, le même que quand le soleil disparaît à l'horizon, qui fait pleurer les petits enfants et donne le bourdon à tous ces bons vieux romantiques, d'Ihsan Abd al-Qouddous\* jusqu'à Rilke. Une mélancolie qui enveloppe les belles et fines créatures et qui ne s'explique pas. La psychanalyste pour enfants écrit : « Mères, n'ayez pas peur de « la crise de larmes de dix-huit heures », c'est un test. L'enfant sait d'instinct que, seul et délaissé par sa mère, il mourra fatalement et ses cris ne sont qu'un appel pour s'assurer de la présence maternelle. Puisque sa mère est bien

---

\* Écrivain égyptien (1919-1990), auteur de romans populaires à caractère mélodramatique qui militent pour l'émancipation de la femme. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)



là, il ne mourra pas.” Or ma mère à moi, dès l’instant dont je te parle, elle n’a plus été là.

Puisque tu es une romantique à qui l’heure du couchant donne du vague à l’âme et que tu aimes les lettres écrites sur du papier, celles que le facteur transporte dans sa sacoche de cuir tenue en bandoulière et dépose dans la petite boîte, je vais t’en écrire une, la seule sans doute que j’aurai jamais expédiée – ou reçue – de ma vie. Et comme cette espèce de lavasse moitié neige moitié pluie n’arrête pas de tomber depuis tôt ce matin, je vais rester à la maison. Pas question de sortir avec un temps pareil ! Je vais donc t’écrire une lettre.

Reste à trouver avec quoi remplir les lignes et la feuille blanche. Qu’est-ce que je pourrais bien te raconter de neuf alors que nous nous sommes vus il n’y a pas si longtemps ? À moins que ça ne fasse plus longtemps que je le pense ? Et puis je n’ai pas le don de raconter. Je n’ai rien à dire d’intéressant. Ce qui pousse les gens à écouter les autres, c’est l’indiscrétion. Je parle beaucoup et continue à parler tant que je vois luire la curiosité dans l’œil de celui qui m’écoute, ce démon tentateur qui me poursuit, moi ou celui que nous nous accordons à débiter par-dessous. La médisance... Mais nous nous arrangeons pour l’appeler autrement ! Or tu commences à savoir, du moins je le suppose, que je ne dis que ce qui me passe par la tête dès que j’ouvre la bouche pour parler. Mettons que je voie au café un homme assis en face de moi sur une chaise en bois, je commence à pérorer sur l’histoire du travail du bois, sur les différences entre les essences et leurs utilisations, en débordant éventuellement sur les dégâts causés aux forêts de notre planète, ravagées et désertifiées par la passion du hamburger, la

tyrannie du capitalisme sauvage et les multinationales géantes, etc. Et si la chaise du gars est en plastique, j'entre aussi sec dans l'univers du plastique, depuis son invention en tant que produit dérivé du pétrole jusqu'à ses utilisations récentes dans les salles d'opération les plus modernes dédiées à la médecine moléculaire, etc., etc. C'est que j'en ai appris des choses depuis que j'ai laissé la gare derrière moi ! Je me suis rempli la tête – que ma mère disait intelligente – avec un appétit vorace et assidu, au point que rassembler des connaissances sur tout et dans tous les domaines est devenu un besoin pour combler en moi certains vides obscurs et mystérieux, comme ceux qui président à la boulimie ou aux addictions, sans considération de motif, de raison ou de but. À moi par conséquent de mettre à profit ce trésor accumulé pour surprendre mon interlocuteur et lui couper le sifflet, ou pour épater les femmes, toi par exemple, histoire de ne pas te laisser l'esprit libre un seul instant de peur que tu ne te mettes à gamberger. Car je ne veux ni n'ai besoin de savoir de toi rien de plus que ce que j'ai su tout de suite, la première fois que je t'ai vue. Et si je n'arrête pas de parler, c'est que je ne veux pas laisser entre nous la moindre brèche par où l'intimité pourrait s'infiltrer. L'intimité est une chausse-trappe. Paroles chuchotées entre deux têtes rapprochées, du genre confessions intimes pour rompre l'isolement, éloigner la tristesse des cœurs sensibles qui ne supportent pas la solitude, j'en passe et des meilleures... Une chausse-trappe au sens premier du terme, c'est-à-dire, un trou, sombre et profond dans la terre, suivant la définition des dictionnaires. T'as qu'à voir !

Or tu commences à savoir que je ne me laisse jamais aller à ce genre de chose, mis à part, peut-être, raconter le coup de gueule que j'ai poussé contre le plombier qui m'avait fixé rendez-vous, que j'ai attendu toute la journée et qui n'est pas venu. En fait, je ne suis pas distrayant et je ne te distrairai pas. J'aurai l'impression de te rabâcher ces mêmes futilités que tu es rebutée d'entendre, pendant que tu t'obstineras à cacher ton ennui de me les entendre répéter, ennui que je continuerai à feindre d'ignorer. Car faire encore une fois exprès de te barber sera une façon de te faire comprendre que tu n'as rien d'autre à espérer de moi, une façon de te dire : Pourquoi restes-tu avec moi ? Qu'est-ce que tu trouves de bien en moi, chez moi ?

Je sais que je suis un homme moyennement beau, et même un peu moins que ça. Il m'arrive aussi d'être malpoli, ou disons inconvenant, comme quand je t'appelle au dernier moment pour décommander notre rendez-vous en prétextant que j'ai sommeil et que je n'ai pas envie de sortir, sans même te proposer de venir chez moi alors que, d'après mes calculs précis, tu t'es déjà habillée et préparée, que je m'excuse en bâillant lourdement et raccroche sans même t'avoir fixé un autre rendez-vous. Alors qu'est-ce que tu attends pour me quitter ?

Sans reproche ni esprit de vengeance, tu viens au rendez-vous suivant. D'un cœur magnanime, tu approches ta tête de la mienne après les deux petites bisés de rigueur, tu me regardes droit dans les yeux et me demandes en clignant des paupières avec un intérêt soutenu : "Comment vas-tu ?" Si ce n'était qu'une invite, une porte ouverte à la tentation, je te répondrais tout de suite que je ne dors pas bien ces temps-ci, histoire de passer une

heure agréable à parler de choses et d'autres, à disserter du sommeil et de l'insomnie, des secrets des rêves et des fantasmes éveillés. Mais je te vois qui commences à tourbillonner comme une mouche emmalinée dans l'oxyde de carbone qui s'échappe de ma bouche. C'est autre chose que tu cherches. Tu voudrais que je te fasse doléance de ce qui m'empêche de dormir. L'insomnie est une brèche facile par où t'engouffrer pour me forcer à avouer. Mais qu'as-tu besoin de tous ces stratagèmes quand il t'est si facile de voir l'amour que j'ai pour toi, comment je transpire, tout pantelant, dès que tu t'approches et que je renifle ton cou comme un chiot ? Tout ça parce que ta beauté étincelante m'embrase littéralement. Tu n'as pas besoin de moi pour savoir combien tu es attirante : il te suffit de le voir dans le regard des autres hommes ! Évidemment que tu le sais, et c'est cette superbe assurance qui te rend toujours indulgente envers moi. Les filles comme toi ne sont ni inquiètes, ni méfiantes ni jalouses. C'est pour ça que je mets tout de suite de la distance dès que je te vois afficher lubriquement ta suprême vanité. Si nous sommes au lit, je prends un bouquin ou te reparle de cette jolie femme que nous avons croisée ensemble en te faisant un clin d'œil comme à un copain, en te frimant avec mon pouvoir de séduire et de tomber les belles nanas. Tu en ris avec moi, joueuse, sans le moindre soupçon d'aigreur ou de colère. Et tu t'en vas.

C'est comme ça. Il n'y a pas à le regretter. Mais tu ferais mieux de m'aider. Tu devrais faire preuve d'un brin de modestie, pas au point de t'abaisser bien sûr, juste ce qu'il faudrait pour me montrer que tu m'es un tout petit peu attachée. Inutile de te rappeler que j'ai

grandi sans parents. Mon père m'a été enlevé, un peu comme s'il était tombé par mégarde, comme si cette femme l'avait poussé par la fenêtre du train en même temps qu'elle m'a jeté dedans. Je ne sais pas comment les hommes aiment les femmes. Dans mon village rayé de la carte par l'effondrement du barrage, il n'y avait pas de femmes qui aimaient ou qui étaient aimées. Il n'y avait que des êtres asexués. Ou peut-être qu'à l'âge que j'avais, j'en étais encore au stade présexuel. J'avais honte de ma faim continuelle et étais occupé à la dissimuler. Je ne l'oubliais qu'en allant à l'école. Les gamins, à la maison ou dans la rue, étaient tout le temps à tourner autour de moi par dizaines, comme des essaims de mouches, parfois de frelons venimeux ou, dans le meilleur des cas, de criquets. Pas de lieu où fuir. Pas de lieu où se forger les attributs de la masculinité, de la féminité et autres frivolités de ce genre.

Je me rappelle peu de chose de cet endroit et de ses habitants. Et ce peu de chose me flanque la nausée. Même que, quand ça me revient en rêve, ça a des airs de cauchemar. De ces espèces d'endroits rongés par la gale, ou plutôt la lèpre, qui tombent en morceaux et se détachent de la mémoire comme les doigts des mains des lépreux. Arides, malades de leur pauvreté et qu'il est trop tard pour soigner. Chaque fois que je lis des choses sur la douce évocation de l'enfance, sur son innocence et ce qu'elle laisse dans l'âme de suavité et de nostalgie, j'hallucine ! Aussitôt, une odeur de fumier et de boue me monte au nez, des nuages de poussière me couvrent les yeux, mêlés à ce pus qui vous colle les paupières et qu'il faudrait pour les décoller rien qu'un moment, l'espace d'une heure ou deux, des quantités d'eau que nous

n'avons pas, avant que des nuées de mouches reviennent à la charge, comme armées de serres et résistantes aux tapes qu'on leur donne. C'est ça que tu veux connaître ? Mon enfance ? Ces années dont on t'a appris qu'elles forment le socle de la personnalité de l'adulte ? Les primes années nécessairement heureuses ?

Tu remets ça avec mon insomnie, histoire d'exploiter à fond l'occasion qui t'est offerte. C'est donc tout ce à quoi j'aurai droit : "Tu ne dors toujours pas bien ? Tu as bien bu les infusions de plantes que je t'ai prescrites ?" Pourquoi ne pas faire allusion à l'insomnie des amoureux, par exemple, puisque c'est là que tu veux en venir ? Très bien ! Ce qui m'empêchait de dormir hier ne m'en empêche plus aujourd'hui. Soit je mens pour m'éviter de dévoiler quelque chose d'intime, auquel cas tu insistes lourdement, soit je renonce à mentir parce que je suis une personne angoissée et instable, auquel cas tu voles à mon secours, ou bien je change d'optique en renonçant à mon souhait d'attirer ton attention sur moi en qualité d'insomniaque, etc., etc.

Et si c'était toi, la cause de mon insomnie ! Pourquoi n'essaies-tu pas, par exemple, de m'arracher à l'emprise d'une autre femme qui me volerait le sommeil ?

Franchement, elle devient insupportable ta manie de vouloir trouver un sens à tout. Tu finis par ressembler aux histoires des livres que tu lis : introduction, développement, conclusion. Trinité de fer de la logique ! Tu deviens terrifiante dans ta perfidie, dans tes tentatives de me sortir mes tripes avec la jouissance du chasseur sautant sur sa proie pour lui ouvrir les entrailles en vainqueur, fusil au poing, en partant du bas du ventre avec son couteau, avant même que le cœur se soit arrêté de

battre et pendant qu'une légère buée s'échappe encore de la gueule béante de l'animal...

J'exagère, bien sûr. Mais c'est parce que tu prends les mots trop au sérieux, comme les pièces à conviction dans les tribunaux. Tout ça parce que je t'ai dit un jour que tu étais pour moi "l'unique" alors que n'importe quelle femme douée de deux sous de jugeote aurait immédiatement mis mes paroles au compte de la séduction masculine prise à son plus bas niveau. C'est vrai aussi que je t'ai dit une fois que j'étais amoureux de toi. Et alors ! Comme si aucun homme ne l'avait été avant moi. Comme si j'étais le seul homme sur cette terre ! Tu as abaissé tes paupières et as souri avec une coquetterie un peu gênée sans me dire : "Moi aussi" et puis... tu es restée à attendre que l'histoire commence. Mais quelle histoire ma fille ? Est-ce que cet "aveu" n'était pas suffisant ? Même le fourbe Hassan, on lui a expliqué comment faire pour conquérir la princesse Sett el-Housn\*, après quoi le poisson qui contenait la perle lui a sauté sur les genoux. Tu veux que j'aille à la pêche ? Tu veux que je te pousse ma romance à la Farid al-Atrash\*\* ? C'est un horrible malentendu et...

Mais attends une seconde...

Il y a un type qui n'arrête pas de mater dans ma direction. Il sort sur son balcon, les yeux rivés sur moi ; il rentre et, derrière la vitre, reste un long moment tourné

---

\* Litt. : Dame de beauté. Allusion à un conte des *Mille et Une Nuits*.

\*\* Célèbre chanteur (1910-1974), auteur-compositeur, joueur de oud et acteur de cinéma d'origine libanaise connu pour la tristesse exprimée dans ses chansons.